UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE
https://archive-ouverte.unige.ch

Article scientifique | Article | 2018

Published version | Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Rester dans le trouble: entretien avec Donna J. Haraway

Grino, Claire

Collaborators: Haraway, Donna J.

How to cite

GRINO, Claire. Rester dans le trouble: entretien avec Donna J. Haraway. In: Revue Milieu(x). Philosophie de terrain, 2018, n° 4, p. 61–70.

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:165342

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

Rester dans le trouble : entretien avec Donna J. Haraway

RÉALISÉ ET TRADUIT PAR CLAIRE GRINO[1]

Cet entretien avec Donna Haraway, professeure émérite de l'Université de Californie à Santa Cruz, a eu lieu à l'occasion de la sortie de son livre Staying with the Trouble. Making kin in the Chthulucene, *Durham et Londres, Duke University Press, 2016.*

Santa Cruz (Californie), 9 décembre 2016.

Claire Grino – Donna, le *Manifeste Cyborg*[2], publié en 1985, vous a rendue célèbre par-delà le monde universitaire. Mais vous avez été formée en biologie à Yale, et pour moi vous comptez beaucoup, également et peut-être avant tout, parce que, en tant que féministe, vous avez ouvert l'« angle mort » de la biologie dans les années 1980, avec d'autres chercheuses engagées.

Vous interrogez ce qui est présenté comme donné (en l'occurrence, la Nature avec un grand « N » mais aussi la biologie), quand vous montrez en quoi l'acte de domination de la nature est un geste politique et historique : nous avons besoin de son instrumentalisation par la science, de son exploitation et de sa colonisation pour pouvoir imaginer la nature comme quelque chose qui nous est donné.

Donna J. Haraway – Et nous imaginons la nature comme un système de production et de reproduction, comme une espèce de système de contrôle et de commande, de sorte que, au sein d'un procès historique hautement capitalisé et productiviste, *le travail de la nature* fut d'emblée une espèce très particulière d'entité fabriquée, en pratique et en théorie… non pas imaginée (*made up*), mais construite (*made*) ! [*rire*]

C. G. – Exactement ! Et, en posant les choses ainsi, le *corpus* entier de la philosophie occidentale vole en éclat. Tout particulièrement, les relations entre science et société doivent être repensées à nouveaux frais. Ce questionnement traverse l'ensemble de vos travaux. Néanmoins, une telle problématique est elle-même située, et évolue.

Dans *Primate Visions*[3] (1989), dans le discours des primatologues, la nature apparaissait comme un refuge, bien loin de nos conflits humains. À l'encontre de cette idée reçue opposant le monde animal et naturel au monde culturel et social, vous avez entrepris de brouiller les frontières entre les catégories de nature, de société et de science.

Aujourd'hui, votre nouveau livre s'intitule *Rester dans le trouble*[4]. *Générer de la parenté au Chthulucène* (2016). À nouveau, vous appelez à saisir, voire à embrasser, complexité et obstacles, contre la tendance commune à les éviter.

Dans les deux cas, vous vous positionnez en faveur de l'impureté, de ce qui est *trouble*. Mais s'agit-il du même trouble ? S'agit-il de la même nature et qu'est-il advenu de notre relation aux sciences ? J'ai l'impression que les choses ont changé parce qu'aujourd'hui, plus personne n'imagine les sciences de la vie comme un lieu dénué de controverses, d'enjeux économiques ou de problèmes éthiques.

D. H. – C'est en effet devenu le sens commun.

C. G. – Je dirais cela. Dès lors, si les sciences et les catégories qu'elles produisent ne sont plus perçues comme relevant d'une rationalité pure et extérieure aux conflits de valeurs animant les sociétés, quelles sortes de trouble est-il important de provoquer, aujourd'hui, en ce qui concerne la science ? Selon vous, est-ce que les choses ont changé concernant les avenues possibles et désirables à emprunter pour troubler et s'approprier les discours scientifiques ?

1 Docteure en philosophie, Attachée Temporaire d'Enseignement et de Recherche à l'Université Lyon 1, S2HEP (Sciences, Société, Éducation, Historicité et Pratiques), *Visiting Scholar* à l'Université de Californie à Berkeley en 2016.

2 Donna J. Haraway, « A Cyborg Manifesto : Science, Technology and Socialist-Feminims in the 1980's », *Socialist Review*, n° 80, 1985, p. 65-108 ; repris dans Allard, Gardey, Magnan (dir.), *Manifeste cyborg et autres essais, Sciences — Fictions — Féminismes*, Paris, Exils Éditeur, 2007, « Manifeste cyborg : science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle », p. 29-105.

3 Donna J. Haraway, *Primate visions*. New York, Routledge, 1989.

4 Le québécois a repris à son compte l'ambiguïté du terme « trouble », que ne possède pas le français de France, dans l'expression « être dans le trouble ». En québécois, comme en anglais américain, cela signifie avoir des problèmes. *Staying with the trouble* suggère à la fois de ne pas chercher des catégories pures, épurées, et d'apprendre à vivre dans des conditions non idéales, à faire avec des situations problématiques. Donna J. Haraway, *Staying with the Trouble. Making Kin in the Chthulucene*, Durham et Londres, Duke University Press, 2016. Désormais cité SWTT.

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 61 17-11-17 10:00

D. H. – Alors, plusieurs choses. On peut commencer avec *Primate Visions*, parce que, comme beaucoup de mes travaux, cet ouvrage est motivé par une relation d'amour et de rage avec la biologie. Il est né de l'amour du monde vivant et a émergé du savoir et des pratiques que j'ai cultivés… avec grand soin ! J'avais et j'ai depuis le tout début une histoire d'amour très sérieuse avec la biologie.

Et, simultanément, j'ai un sens profond de comment les pratiques, tant cognitives qu'instrumentales, économiques et sociales, sont impliquées quand il s'agit de connaître le monde vivant. La connaissance de ce dernier dépend de l'histoire des sciences occidentales. Bien sûr, cette histoire n'est pas qu'occidentale. (Elle ne l'est certainement plus, et l'histoire des sciences occidentales elle-même est reliée de manière complexe à beaucoup d'autres choses, parmi lesquelles il faut compter l'histoire de l'Islam par exemple. Cela n'a jamais été une affaire exclusivement occidentale, mais laissons cela de côté pour l'instant). L'histoire des sciences est reliée à l'histoire du management, de l'extraction des ressources premières, des grands inventaires, de la compréhension du monde en termes de sa productivité — et aux manières dont cette productivité peut être extraite et transformée. Ainsi, l'histoire de la biologie est d'emblée une histoire d'économie politique, une histoire des systèmes de production, une histoire des modes d'organisation du travail.

Même si vous pensez à l'histoire de l'écologie dans les années 1980, la notion de *services écologiques* est proposée à dessein dans cette décennie par des écologues qui souhaitent insister sur le fait que les forêts tropicales humides, les ceintures vertes ou les rivières fournissent des services essentiels au maintien du monde vivant lui-même. La vieille notion de « Nature fournissant des services » — fondamentalement, c'est une idée technohumaniste –, la voici monétarisée ! L'une des raisons pour lesquelles la notion de « services » s'est révélée si puissante depuis les années 1980 est qu'elle peut être monétarisée et comparée, opposée à l'argent qui pourrait être engrangé en construisant un barrage, une industrie, une autoroute, en ouvrant une zone de production houillère ou d'autres types d'extraction. Le syntagme de *services écologiques* n'était donc pas un accident, il était au contraire parfaitement saisi par des écologues très soucieux des problèmes environnementaux, de l'extinction des espèces, etc. et qui ont compris que leur science était terriblement importante. Si l'on pense aux sciences de la protection de la nature telles qu'elles se sont développées à la fin du XXe siècle, elles ont bien vu que leur appareil à la fois conceptuel et pratique était lui-même articulé à des systèmes de capitalisation et d'extraction qui, sommairement, transforment la nature en profits. Cela n'empêche pourtant pas que tous les biologistes, incluant les biologistes laborantin.e.s et les biologistes moléculaires, entretiennent une relation complexe, profondément intellectuelle, émotionnelle et pratique avec leurs sujets, avec ce qu'illes étudient, et qu'illes ont très bien compris qu'illes seraient les partenaires actifs des types de savoirs engagés.

Prenez Natasha Myers et son travail sur les protéines. Elle était danseuse. Elle est à York, au Canada. Un livre magnifique a d'ailleurs été tiré de sa thèse. Elle s'est intéressée aux scientifiques qui modèlent les sites actifs des molécules et utilisent pour cela des technologies d'écran très élaborées. Elle a alors étudié le menu détail de leur engagement dans la production du savoir, y compris la manière dont illes dansent leurs molécules, la manière dont illes s'engagent corporellement dans leur travail.

Or, ce type d'engagement a toujours fait partie de l'histoire de la biologie. C'est pourquoi, dans ma relation à la biologie, je me suis toujours sentie profondément impliquée et en même temps parfaitement consciente des moyens par lesquels nous en sommes venus à connaître la nature, des moyens qui comprennent toutes nos pratiques historiques, au nombre desquelles se comptent les pratiques coloniales, les pratiques d'enclosure, d'extraction, etc. Ces pratiques sont intimement articulées aux appareils cognitifs et pratiques à partir desquels nous sommes dans le monde, et par conséquent à partir desquels nous connaissons le monde naturel. Et cela représente une bonne partie de l'histoire racontée dans *Primate Visions*.

Mais dans *Primate Visions*, je n'ai pas assez côtoyé les primatologues, sur leurs terrains, comme j'aurais dû le faire. Il y a beaucoup trop peu d'engagement avec les primatologues, leurs bestioles et les endroits où vivent ces bêtes dans le livre. Le livre est trop critique et pas assez proche des sciences : il y a un peu de perspective interne, mais pas suffisamment. Si j'avais à réécrire le livre maintenant, je l'équilibrerais différemment.

Vous savez, le livre a été publié en 1989. Je crois que mes premières publications datent de la fin des années 1970, donc cela représentait déjà quinze ans de mes travaux. Et l'un des papiers qui peut être considéré comme l'ancêtre de *Primate Visions*, c'est *The Biological Enterprise : Sex, Mind and Profit*[5], dans lequel j'examinais l'histoire de la biologie à l'aune de ces trois concepts de sexe, d'esprit et de profit. Par comparaison, *Cyborg Manifesto* représente un développement de cette histoire, et *Situated Knowledges* l'est aussi. *Situated Knowledges* représente un effort pour se défaire d'un enfermement dans une position unique ou dans une espèce unique de savoir : tous les savoirs sont situés historiquement de manière radicale. Et tou.te.s les acteurs.trices ne sont pas humain.e.s. Illes sont techniques, illes sont organiques, illes sont vivant.e.s et mort.e.s, illes sont humain.e.s dans des positions très variées. L' « humain » n'est pas une chose unique, il renvoie à des mondes multi-situés. *Situated Knowledges* était un effort pour avancer une telle proposition. Fondamentalement, c'est un document philosophique. Vous savez, en dehors de la biologie, j'ai été formée en littérature et en philosophie. C'est donc bien vrai que j'ai un PhD en biologie, mais depuis mes premiers jours à l'université, je me suis impliquée très sérieusement en philosophie, en littérature et en biologie simultanément. Et cela transparaît dans tous mes travaux.

Cyborg Manifesto pour sa part provient d'une intervention que j'ai faite à l'occasion d'une rencontre de socialistes progressistes dans la Yougoslavie d'alors, en 1983 me semble-t-il, pour la *Socialist Review*. Donc *Cyborg Manifesto* est né de ce contexte historique spécifique, il représente une tentative d'assumer l'élection de Ronald Reagan aux États-Unis, la guerre des ondes qui se développait en Asie du sud-est et au Viêt-Nam avec la digitalisation galopante de tout ce qui vit et respire, entre autres. *Cyborg Manifesto* s'efforçait d'habiter un tel monde. Il était empli d'amour et de rage.

5 Donna J. Haraway, « The biological enterprise : Sex, mind, and profit from human engineering to sociobiology », *Radical History Review*, 1979 (20), p. 206-237.

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 62 17-11-17 10:00

L'important, à chaque fois, a trait à l'appartenance et à l'affiliation vis-à-vis des sciences. « C'est à moi également. Vous ne pouvez pas m'exclure ». Je crois que j'ai ce type de relation avec les sciences. « Vous ne pouvez pas *nous* mettre dehors ». Bien sûr, il y a des enjeux de domination en leur sein, bien sûr, elles véhiculent des questions d'exploitation, mais ce n'est jamais seulement cela. Ainsi *Staying with the trouble* est un récapitulatif de mon attitude depuis le début : rester dans la complexité, dans la multiplicité des mondes. Il y va d'un refus de l'innocence, d'un refus de « la révolution » si vous voulez, d'un refus des théologies.

C. G. – Je vois. La thèse d'un « refus de l'innocence » me rappelle fortement les célèbres mots conclusifs du *Cyborg Manifesto :* « Je préférerais être un cyborg qu'une déesse ». Il s'agissait déjà d'affirmer qu'il n'y a pas d'innocence dans la nature, mais toujours des *natureculture*, ainsi que son corollaire : il n'y a nulle innocence dans la pratique scientifique non plus. Vous parliez par exemple dans le *Manifeste* de l' « informatique de la domination ». Dans *Staying with the trouble*, dans le même sens, vous contestez à la fois « la position selon laquelle le jeu serait terminé, il serait trop tard », en qualifiant une telle attitude de « cynisme amer », et celle qui prône « une foi étrange dans les solutions techniques ». En d'autres termes, vous disqualifiez toute idée d'un environnement naturel à retrouver dans l'intégrité d'un état antérieur — toute nostalgie d'un Éden à sauver –, de même que l'espoir naïf placé dans une Science qui aiderait tout le monde de la même manière et pourrait résoudre les problèmes fondamentaux.

D. H. – En fait, je vois une continuité entre les deux mais non une identité. Il y a bien une chose que *Situated Knowledges* rend clair, c'est que quand vous vous souciez de quelque chose, vous vous en souciez dans ses spécificités. Ainsi, il n'y a pas de position générale. Je ne pense pas avoir jamais travaillé avec l'opposition entre le général et le particulier, ou à partir de l'universel et de cas d'études. Je travaille bien mieux à partir de peuplements donnés ou d'immersion dans des mondes situés. C'est pourquoi j'en reviens toujours à la notion de jeux de ficelles[6] qui se retrouve partout dans *Staying with the trouble*. Constamment, je me réfère à la notion de structuration réciproque à travers des jeux de ficelle, ou à travers cette manière de penser l'engagement dans des pratiques de savoir, dans la politique, dans des relations d'amour et de rage, d'amour et de savoir, comme des relations tentaculaires les un.e.s avec les autres, des enlacements. Car c'est toujours de cette manière que les choses se passent.

Ainsi, il y a une continuité dans mes travaux, mais les questions spécifiques sont différentes, les situations sont différentes. On parlait du *Cyborg Manifesto…* de manière prégnante, *Staying with the trouble* est localisé dans cette époque du début du XXIe siècle où les espèces s'éteignent très rapidement et le climat se transforme en raison des activités humaines, où les modes de vie tant des humain.e.s que des non-humain.e.s sont ravagés, où le monde socio-naturel est dévasté, où les possibilités sociales et écologiques réelles s'effondrent. Et, bien sûr, cette époque extraordinaire du début du XXIe siècle est celle d'un accroissement sans précédent du nombre de personnes sur cette planète. Ainsi, le *Cyborg Manifesto* et *Staying with the trouble* sont dans une relation intense l'un avec l'autre tout en conservant leurs spécificités.

C. G. – Diriez-vous que l'important développement des technosciences, des biotechnologies, des technologies biomédicales, des technologies numériques etc., au cours de la seconde moitié du XXe siècle, est un facteur majeur de la différence entre ces deux situations ? Pensez-vous que la réception des sciences, disons en Amérique du nord et en Europe, a changé depuis les années 1980 ? Je pense à une certaine familiarité acquise avec ces technologies depuis lors, je pense aussi au développement et à la diffusion des discours critiques sur les sciences, à la fois dans le monde universitaire avec les *Sciences and Technologies Studies*, et dans l'espace public avec des débats sur le réchauffement climatique, les techniques de PMA ou le principe de précaution par exemple : le regard porté sur les sciences est-il plus nuancé aujourd'hui que dans l'après Seconde Guerre mondiale ?

D. H. – Eh bien, je crois en effet que la critique féministe des sciences, à l'œuvre aussi bien dans les mouvements sociaux que dans les pratiques de savoir, a fait une réelle différence dans la compréhension commune du fonctionnement du monde. Les *science studies* et les études qui leur sont voisines ont fait une vraie différence. Et il est tout à fait vrai qu'aujourd'hui, de très nombreuses personnes pensent les connexions naturelles-sociales de manière beaucoup plus complexe ; et perçoivent que la séparation des catégories de nature et de culture n'est d'aucune aide pour comprendre comment fonctionne le monde. Le monde lui-même s'est développé d'une telle manière avec la technicisation de la planète que les vieilles catégories se sont tout simplement effondrées autour de nous… Et, je dirais, ce n'est pas trop tôt !

Mais ! Regardez l'élection de Donald Trump aux États-Unis et son équipe de transition : l'ensemble de ces premières nominations aux postes cruciaux d'administrateurs de cabinet et de conseillers sont des climato-sceptiques. Tous sans exception ! Et tous nient le genre d'approche des sciences dont nous venons de parler, c'est-à-dire qu'ils refusent de considérer la complexité de la production du savoir dans les sciences. Tous veulent se débarrasser de ce genre de réflexion et refusent un tel savoir. Tous sans exception.

Je déteste les images de guerre, les métaphores de guerre. Pourtant, je pense très sérieusement que dans de très nombreux endroits, une lutte est en cours. Maintenant. Elle concerne les manières de connaître et de vivre dans ce monde. Et le néo-fascisme et le nationalisme ethnique progressent partout. La notion de guerre de civilisation entre l'Ouest et l'Islam, une notion fondamentale à l'idéologie du régime de Trump, croît également. Etc. Je pense que nous vivons dans une sorte de lutte exacerbée, où tout ce qui avait été réalisé dans les dernières décennies est remis en cause.

C. G. – J'observe la même chose en Europe.

6 « *String figures* ». La référence à ce jeu de ficelles qui exige la participation de nombreuses mains, pattes, cornes ou tentacules pour réaliser une figure met en lumière l'importance du faire-avec, du devenir-avec pour Haraway.

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 63 17-11-17 10:00

D. H. – En Europe et en Asie, en Afrique : c'est partout. Cela se passe vraiment partout.

C. G. – Eh bien, il me semble que c'est un bon moment pour nous pencher désormais sur la notion d' « anthropocène ».

Le terme anthropocène semble un terme très raisonnable. Il a pour vocation de souligner le poids des activités humaines sur la géologie et les écosystèmes terrestres, et en tant que tel il désigne une nouvelle période géologique. Ainsi, ce terme véhicule des intentions très louables, et il cherche à mettre de l'avant quelque chose qui vous tient à cœur, à savoir la responsabilité.

Nous venons d'en parler : j'ajouterai qu'à un moment où le président élu des États-Unis, Donald Trump, a qualifié les causes anthropogènes du changement climatique de canular, et alors qu'il a l'intention de couper les subventions pour cette cause, le fait que le terme anthropocène désigne explicitement les humain.e.s comme cause incontournable des bouleversements en cours, voilà qui semble justement posséder des vertus didactiques précieuses dans la position du problème.

Pourtant, vous critiquez ce terme. Pourriez-vous revenir sur cette critique et nous en expliquer les raisons ?

D. H. – C'est devenu un terme essentiel. Il réalise un travail tout à fait important. J'aurais aimé qu'un autre terme soit choisi [*rire*]. Cet *anthropos !* Mais c'est ainsi. Et l'anthropocène est une manière de focaliser l'attention sur les ravages écologiques générés par les humain.e.s. Il ne s'agit pas seulement du changement climatique : vous avez aussi les questions de l'exploitation minière, de la destruction des habitats, de l'extraordinaire explosion de la population des animaux élevés industriellement, de la pression exercée par le nombre d'êtres humains. L'anthropocène est réellement un monstre multi-tentaculaire. Il ne devrait pas être réduit à la notion d'émission de CO2, qui est assurément un problème terriblement important, absolument fondamental, mais une telle réduction est une manière d'effacer de l'esprit d'autres problèmes bien plus importants dans l'anthropocène, cette période dans laquelle nous vivons.

Et, justement, l'un des problèmes du terme anthropocène est qu'il est régulièrement interprété au prisme de l'espèce humaine, et non de systèmes situés d'interactions humaines. Nous avons pourtant affaire à des systèmes qui ne sont pas partout tout le temps, qui actuellement ne sont pas tout le monde, qui ne l'ont jamais été… il n'y a pas d'*anthropos* ici. Il y a des pratiques situées de personnes se trouvant dans des relations structurelles d'exploitation et d'extraction, non « l'humain ». Ce n'est pas l'humain qui réalise la fracturation hydraulique. Ce sont des gens situés avec leurs dispositifs. D'ailleurs, il y a de fortes résistances à l'encontre de la manière dont ces gens façonnent le monde. C'est pourquoi l'une de mes résistances au terme anthropocène est qu'il se méprend sur les troubles et les décrit comme s'il y avait presque une tragédie nécessaire du développement humain sur terre.

Le terme a donc une extension trop grande. Je pense que l'anthropocène est devenu un terme nécessaire, mais il fait trop de travail. Il est trop large, et trop restrictif en même temps. Il néglige trop d'aspects pour pouvoir saisir par exemple la manière dont les peuples du Nord circumpolaire pensent les changements météorologiques. Leurs langues réalisent un travail vital et spécifique que ne couvrent pas les catégories scientifiques importées, comme la notion de changement climatique. Dans ces conditions, non seulement des éléments de savoir sont perdus, mais il est difficile de travailler avec ces termes scientifiques et d'établir des coalitions non colonialistes avec les peuples du Nord. L'appareil de connaissance propre au changement climatique tend ainsi à se poser comme universel, ce qu'il n'est pas. Il est à la fois trop large et trop étroit.

Capitalocène est un autre terme, mais qui est lui aussi trop grand et trop petit. Il entretient l'idée que le capitalisme aurait existé partout en tout temps, ce qui n'est pas le cas. Bien sûr, il est vrai que le capitalisme est un système mondial. Et cela a besoin d'être nommé. Mais il faut aussi le disséquer dans ses modalités, selon toutes leurs diversités. En d'autres termes, il a besoin d'être systématiquement contextualisé, et non pris comme un tout indifférencié (le Capitalisme) ou comme un système abstrait (trop grand / trop vague), parce qu'une telle approche ignore de très nombreuses autres systématicités, telles que les habitudes locales grâce auxquelles les gens s'arrangent avec les champs de ruines qui ne cessent de s'étendre et qui sont devenus nos maisons (trop petit / restrictif). Il importe de saisir le développement contemporain de pratiques totalement inattendues, contaminées et non déterminées, ouvertes, qui s'arrangent pour vivre dans les ruines. Donc le terme capitalocène est très important, mais il est lui aussi trop grand et trop petit.

C'est pourquoi je propose un nom à consonance grecque. « Cène » vient de *kainos*. Il désigne l'épaisseur du présent, une actualité chargée. Le suffixe « cène » est le même qu'on retrouve dans pliocène, miocène, capitalocène, anthropocène, etc. *Kainos* se réfère à la temporalité et désigne une espèce de temps présent. C'est l'idée principale. Elle ne doit pas être confondue avec la notion d'instantanéité, pas du tout, car elle désigne au contraire toutes sortes de temporalités et de matérialités au creux d'une présence en cours.

Quant aux préfixes : mio, plio, holo, anthropo, capitalo… chthulu ! Il y a un sens de Cthulhu dans *Lovecraft*, la série de science-fiction. C'est un monstre patriarcal qui n'est absolument pas l'ancêtre de mon chthulu. Je pensais en fait aux forces chthoniennes, telles des entités élémentaires habitant les profondeurs de la terre, des puissances terrestres actuellement à l'œuvre. Car elles ne sont pas circonscrites à quelque époque révolue. Le temps des puissances et des forces de la nature n'est pas mort ! Il coule présentement. Et les êtres humains font partie de ces puissances terrestres. Simplement, nous ne sommes le *telos* d'absolument rien.

Isabelle Stengers, Bruno Latour et d'autres utilisent le terme de Gaïa. Ils emploient Gaïa au neutre, non au féminin — ils se réfèrent au Gaïa qui n'est pas la mère nourricière mais un « *agencement chatouilleux de forces* indifférentes *à nos raisons et à nos projets*[7] », autrement dit les forces et puissances terrestres. Eduardo Viveiros De Castro et Deborah Danowski, ainsi que beaucoup d'autres Brésilien.ne.s à cette conférence, il y a quelques années, *The thousand names of Gaïa*[8], avaient

7 Isabelle Stengers, Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient, Paris, La Découverte, 2009, p. 55.

8 *Os Mil Nomes de Gaia*. https://thethousandnamesofgaia.wordpress.com/

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 64 17-11-17 10:00

vraiment un millier de noms (Naga, etc.) — plus d'un millier de noms. Il s'agit de milliers de noms pour les forces chthoniennes, des forces tentaculaires qui ne sont ni révolues, ni achevées.

Le chthulucène correspond ainsi au temps des forces tentaculaires et des puissances terrestres en pleine effervescence. Je crois que « anthropocène », « capitalocène », « chthulucène » et toutes les façons de nommer des périodes sont des manières de nommer ce qui a cours, à la fois des forces ou des puissances et les temps. Le chthulucène désigne une période de puissances indéfinies mais pas infinies, c'est une période d'engagement des un.e.s avec les autres selon des voies tentaculaires ténues, car nous sommes en jeu les uns avec les autres[9]. C'est une période pour rester dans le trouble, avant tout.

C. G. – Mmm… C'est un peu abstrait au premier abord. Mais vous parlez de « nous engager les un.e.s avec les autres selon des voies tentaculaires ténues », c'est-à-dire, finalement, à l'aide de liens de proximité et de la création de tels liens. Cette thématique, sur laquelle vous revenez largement et de manière originale, peut sans doute nous aider à mieux comprendre ce qui est en jeu dans le chthulucène et dans le slogan qui clame de *rester dans le trouble*. Je pense notamment à l'accroissement de la population humaine qui dérive des liens de parenté « biogénétiques ».

Vous vous inquiétez en effet d'une possible surpopulation, et de ce que les prévisions annoncent que nous serons environ 11 milliards d'humain.e.s sur terre à la fin du XXIe siècle. C'est une position très surprenante de votre part, car habituellement les préoccupations concernant la soi-disant surpopulation sont associées à une perspective malthusienne. De manière simplifiée, si une telle approche ne se prononce pas nécessairement en faveur de l'élimination des plus faibles pour le bien de la collectivité, elle reproche néanmoins aux pauvres d'être pauvres en raison du trop grand nombre d'enfants qu'illes mettent au monde, plutôt que de s'en prendre à la distribution des richesses.

Dans cette perspective, la surpopulation est tenue pour cause première de la pauvreté, des dégradations environnementales, du manque de ressources, des migrations, des conflits violents ou du changement climatique.

En outre, les féministes nous ont appris comment la peur de la surpopulation débouche sur des politiques de contrôle des populations à destination des femmes de couleur, des femmes pauvres et des femmes colonisées, au mépris des droits reproductifs et du choix en matière de reproduction.

Quels sont donc vos arguments en faveur d'une prise au sérieux de la surpopulation ?

D. H. – Je n'utilise pas le terme « surpopulation ». Je dis simplement que nous sommes trop nombreux. Je souhaite utiliser un langage ordinaire. « Surpopulation » est tellement englué dans les dispositifs de *contrôle* des populations et dans l'histoire du malthusianisme et du néo-malthusianisme ! Le terme est trop impliqué dans l'appareillage entier.

Je pense que les professionnel.le.s des dispositifs internationaux dédiés aux enjeux populationnels ont pourtant mis en œuvre des politiques aux conséquences très fortes sur l'éducation des femmes notamment, sur la possibilité de rendre disponibles des contraceptifs qui marchent… Non sans disputes ! Et à raison ! Les féministes de ma génération et les suivantes, de même que celles de votre génération, ont réalisé un travail anti-impérialiste extraordinaire concernant la liberté reproductive.

C. G. – Je suis d'accord. C'est le cas par exemple du mouvement pour la *justice reproductive*.

D. H. – Exactement ! C'est une part très importante de la justice environnementale. Je fais partie de ce mouvement. Mes engagements principaux vont à la justice environnementale et reproductive qui implique de multiples espèces, des enchevêtrements situés d'humain.e.s et de non-humain.e.s. En la matière, l'attention portée aux inégalités structurelles telles que le racisme, le sexisme, l'impérialisme et les autres axes d'injustice doit être primordiale. Mais le choix est aussi une pièce du puzzle, or le discours du choix est souvent très pervers… C'est pourquoi l'engagement en faveur du monde sexuel et reproductif des femmes selon leurs propres termes est également très important. La justice reproductive comprend la sexualité mais également beaucoup d'autres choses, parce que la reproduction concerne la capacité d'élever des générations en sécurité et dans une abondance adéquate.

Mais il y a un silence explosif autour de la question des 11 milliards de personnes d'ici la fin du siècle, et encore, si nous avons de la chance. 8 milliards de personnes ou plus au milieu du siècle, avec de la chance. Nous sommes 7,2 milliards aujourd'hui. Nous n'utilisons pas ces chiffres, nous ne disons pas que c'est un problème gigantesque : nous nous taisons à ce propos ! C'est un silence assourdissant ! Et si vous soulevez le problème, on va vous dire que vous n'êtes plus une féministe, que vous êtes passée de l'autre côté… Cela m'est arrivé, j'ai été chahutée par des gens — « comment peux-tu parler de ça, tu n'es plus une féministe, tu as renoncé à tout ». Mais parce que je suis une personne avec une certaine notoriété, je peux les rappeler et on peut se revoir, partager un petit-déjeuner et discuter [*rire*]. Adèle Clarke et moi-même sommes actuellement en train de diriger un petit ouvrage qui s'appelle *Make kin not population*[10], et nous avons 6 contributrices, Kim Tallbear, Alondra Nelson, Michelle Murphy, Chia-Ling Wu, Adele Clarke, et moi. Nous sommes dans toutes sortes de relations de travail et de discussions frictionnelles les unes avec les autres à ce propos… mais nous avons entrepris ce livre précisément parce que nous ne sommes pas d'accord ! Nous parlons délibérément ensemble de ce sujet. Et je dirais que dans ce groupe, mon travail consiste à poser des questions concernant

9 Contrairement à ce qui se passe dans l'anthropocène ou le capitalocène, dans le chthulucène, les non-humain.e.s sont des acteurs de l'histoire à part entière. Loin de se restreindre à réagir aux frasques des humain.e.s, les puissances biotiques et abiotiques de la terre participent des passés, présents et futurs possibles. Voir Donna J. Haraway, « Sympoièse, sf, embrouilles multispécifiques », dans D. Debraise et I. Stengers (dir.), *Gestes spéculatifs*, Dijon, Les presses du réel, 2015, p. 42-72.

10 *Faites des parents, pas des populations*. Dans le chapitre 4 du livre de SWTT, Haraway propose qu'un des slogans du Chthulucène soit « *Make kin, not babies !* », soit « Faites des parents, pas des enfants ! ».

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 65 17-11-17 10:00

le nombre de personnes sur terre. Quand je suis née — j'ai 72 ans, je suis née dans l'immédiat après-Guerre — il y avait environ 2,5 milliards de personnes sur la planète. Étant une femme blanche riche, d'après les prévisions des compagnies d'assurance il me reste probablement 10 ou 15 ans à vivre. Donc d'ici à ce que je meure, la population de cette planète approchera à grand pas les 8 milliards, alors qu'il n'y en avait que 2,5 milliards quand je suis née. C'est la durée de vie d'une femme. Et il ne faudrait pas en parler ? Et laisser la conversation entière à d'autres communautés de pratique ? NON !

Je n'utilise donc pas le terme de surpopulation, et encore moins celui de « bombe populationnelle ». Je dis simplement, en anglais ordinaire : il y a trop de monde sur cette planète, avec des différences profondes en termes d'égalité et de justice. De loin, le plus gros problème se trouve dans les secteurs et régions les plus riches. Avoir deux bébés dans les riches secteurs de la population fait bien plus de dégâts que dix bébés qui se nourriront presque exclusivement d'un régime végétarien dans beaucoup de régions du monde ; mais ces dix bébés sont néanmoins également impliqués dans la destruction environnementale. Et ce n'est pas une bonne chose. Pourtant, il faut se rappeler en même temps que peu de personnes ont ces dix enfants, car l'actuel (ah, je déteste cette manière de comptabiliser les femmes, mais bon), l'actuel chiffre d'enfants par femmes — la métrique [*rire*] — ou plus précisément le taux de reproduction en Inde est extrêmement proche du taux de remplacement de la population. Et c'est le cas dans la plupart des régions du monde, à l'exception des plus pauvres et de celles soumises aux pires pratiques de guerre permanente et d'extraction. Autrement, les taux de reproduction dans la plupart des populations de la terre aujourd'hui chutent ou sont au minimum du taux de remplacement.

La plupart des gens que je connais, quand on parle de cela, disent « Oh, tu penses à l'Inde ». Et je réponds « Écoute, as-tu une idée du taux de reproduction en Inde, qui actuellement est très bas ? ».

C. G. – Et c'est pourquoi, si le nombre de naissances décroît dans la plupart des endroits…

D. H. – Mais cela ne comprend pas les régions avec la plus intense souffrance. Les taux de naissance y restent plutôt hauts, comme dans l'Afrique subsaharienne, l'une des régions du monde qui est encore extrêmement pauvre. Illes ont encore des taux de naissance importants, mais qui baissent, même là. Les questions de santé des femmes et d'autonomie des femmes et beaucoup d'autres problèmes sont enchevêtrés ici. Vous êtes probablement également au courant que la plupart des régions dites développées en Asie et en Asie du sud-est — mais pas toutes –, tout comme en Europe le Danemark par exemple, ou la France, se considèrent illes-mêmes dans une crise de faible fertilité. Pas assez d'enfants ! Il y a des politiques pronatalistes même à l'école : il y aurait trop peu d'enfants, alors que les gens sont terrifiés par l'immigration. Je veux dire qu'il n'y a pas trop peu de bébés… mais trop peu de bébés nationaux ! Globalement [*rire*] !

C. G. – C'est bien la raison pour laquelle la focalisation sur les chiffres est étonnante, venant de votre part.

D. H. – Je ne suis pas en train de faire un argument malthusien. Mais Malthus n'avait pas tort sur tout.

C. G. – S'agit-il de la possibilité de se nourrir ?

D. H. – Beaucoup de choses. Le capitalisme est un système qui repose sur la croissance, y compris celle du nombre d'humain.e.s, et ce système transforme le monde entier en ressources pour une croissance structurée par l'inégalité. C'est le cadre historique pour penser la justice environnementale et reproductive. Il est alors important de se soucier de la manière dont nos modes d'habitation affectent les autres bestioles et de se pencher sur nos demandes — inégales — vis-à-vis de la planète, qui sont désastreuses pour les humain.e.s et pour tou.te.s les autres, les non-humain.e.s. Nous ne pouvons pas penser à tout cela en termes purement humains.

Donc, si quelqu'un.e dit qu'il y a trop de monde sur la planète aujourd'hui, je crois qu'il faut dire simultanément — parce que je crois que les choses sont reliées ainsi — qu'il ne s'agit pas uniquement du nombre de personnes humaines, mais qu'il s'agit également de tous les animaux élevés industriellement dans des conditions d'usine épouvantables afin de faire vivre ces personnes, dans un système de profit. Trop de palmiers à huile, trop de poulets, trop de porcs, trop de bétails, trop peu d'aires pastorales « saines » pour l'élevage des porcs et des animaux, à même de laisser les pâturages dans de bonnes conditions, trop peu de sortes d'associations plantes-animaux-humains qui maintiennent et développent la terre comme un bon endroit pour vivre. Je ne crois pas que vous puissiez simplement dire « trop de gens », il faut dire en même temps « et le dispositif biosocial entier que ces personnes sont faites pour désirer dans un régime d'inégalités structurelles ». Beaucoup trop de Révolutions vertes[11], beaucoup trop d'élevage industriel, de sorte que *trop de gens* est un complexe biosocial qui ne s'arrête pas aux gens. C'est aussi l'intensification de la mono-

11 La révolution verte, notamment en Inde, désigne une transformation industrielle de l'agriculture au moyen d'engrais chimiques et de céréales à haut rendement.

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 66 17-11-17 10:00

culture à travers la planète. On nous dit que c'est nécessaire pour nourrir toutes ces personnes, ce qui est probablement au mieux une demi-vérité. Mais absolument personne ne sait quelles sortes de transformations en agriculture sont envisageables pour pouvoir supporter… 7 milliards de personnes à long terme ? J'en doute.

Combien de personnes pourraient vivre dans quel monde *naturelsocial ?* Ce n'est clair pour personne. Quelles transformations sérieuses de l'agriculture sont requises pour le maintien de combien ? Vous savez, je pense que les villes sont des endroits fabuleux où vivre pour les humain.e.s. Elles peuvent être transformées en domaines précieux et durables vraiment intéressants… Elles n'ont pas à être ces monstres extracteurs qui assèchent tout autour d'elles.

Je n'ai pas une idée arrêtée concernant la population du monde, telle que « il faudrait que nous soyons 2 milliards, car c'était le nombre de personnes sur terre avant la révolution industrielle ». Je pense au contraire que c'est une question ouverte et qu'elle doit être abordée frontalement, sans passer outre tous les désaccords que nous avons les un.es avec les autres. Mais nous devons parler du complexe entier des bestioles. Plantes *et* animaux *et* microbes *et* personnes *et* technologies *et* terres : on ne peut pas parler seulement du fait qu'il y a « trop de gens » ! C'est l'ensemble du dispositif qui rend le monde tel qu'il est. Et je suis convaincue que le nombre d'êtres humains sur cette terre doit être diminué aussi rapidement que possible, de manière à contribuer au bien-être à la fois des personnes et des bêtes terrestres. À cet égard, la justice reproductive et la justice environnementale doivent être des moyens, pas uniquement des buts. Je ne pense pas que les populations de la planète puissent être diminuées par des mesures punitives de contrôle des populations. Ou par des maladies, ou des guerres… en dehors du fait que ça ne marche pas ! Les populations se redressent des maladies et des guerres très rapidement. Cela ne marche même pas [*rire*]. Donc, faites des parents[12].

Je pense que les êtres humains sur cette planète — partout ? dans beaucoup, beaucoup d'endroits — sont déjà engagés et ont besoin d'être plus profondément engagés dans la création de liens de proximité ou de parenté, j'entends des liens réels, des liens qui demeurent à travers les générations et dont on est responsables. Je crois que *faire des bébés* revient rarement à créer ce type de liens de parenté forts et je suis favorable au fait de créer des liens de parenté entre les un.e.s et les autres en dehors de la contrainte de la généalogie et de la reproduction biologique. Ce type de parenté sérieuse comprend l'engagement avec les familles immigrées par exemple, ou l'adoption d'autres adultes. Kim TallBear parle de créer des liens de parenté non-reproductifs, non-hétéronormatifs… Sa langue est bien plus juste que ce que je viens de dire. Il n'en reste pas moins que cette question de *faire des parents, non des enfants*, laquelle suppose que les bébés sont rares et précieux, est très importante à mon avis. Je souhaite un monde favorable aux enfants[13], mais un monde qui soit réellement favorable aux enfants, et non-nataliste. Pas antinataliste non plus : les bébés méritent d'être célébrés ! Je ne suis pas antinataliste, mais je crois que les bébés devraient être beaucoup, beaucoup, beaucoup moins nombreux.

Or, je pense que c'est vraiment dur pour les communautés de se sentir bien sans un grand nombre de bébés. N'est-ce pas ? Je crois que quand une population est composée principalement de personnes âgées, cela paraît un peu triste pour ses membres… Les gens commencent à se plaindre de la productivité et se demandent qui va s'occuper de toutes ces personnes âgées, parce qu'habituellement, les personnes âgées sucent les jeunes jusqu'à l'os afin de rester riches. Les personnes âgées riches se maintiennent elles-mêmes sur le dos des personnes jeunes [*rire*]. Que se passerait-il si les personnes âgées arrêtaient d'exploiter les jeunes pour leur propre bien-être ? Sérieusement, qu'arriverait-il si nous avions aujourd'hui un monde qui proposait la liberté pour les jeunes, de sorte qu'ils n'auraient pas à commencer à chercher du travail, former une famille et se soucier d'investissements ? Les jeunes personnes réalisent que ce n'est pas leur futur de toutes les façons, ça ne marche pas.

Il y a beaucoup trop de consommation d'animaux domestiques aussi au passage…

Et il y a beaucoup trop de consommation et de consumérisme de toute sorte. Ah, trop de choses sont reliées entre elles pour pouvoir en parler en un seul entretien [*rire*] !

C. G. – Pour la fin de l'entretien, j'aimerais orienter les prochaines questions sur les différences qui font une différence, qui provoquent un changement, et sur l'action.

Vous avez mentionné le fait qu'il y a « trop de consommation », une « intensification de l'élevage industriel et de la monoculture sur la planète », la « crise des réfugié.e.s ». On pourrait aussi penser à d'autres faits : de plus en plus de choses qui relevaient jusqu'alors d'un usage collectif et gratuit sont privatisées, y compris ce que nous avons l'habitude de nommer nature, comme les fonctions vitales ou les processus moléculaires, de sorte que la notion de commun se désagrège selon des voies nouvelles. Tout cela est interprété par différents mouvements sociaux et certain.e.s universitaires en termes de nouvelle phase capitaliste — avec l'émergence d'un « biocapitalisme » au sein du développement post-fordiste de l'économie mondiale. Comment vous situez-vous par rapport à ce genre d'analyse ?

D. H. – Je pense que nous ne devrions pas exagérer un tel récit, aussi important soit-il. Toutes ces choses terribles se passent effectivement. C'est certain. Mais ce n'est pas que ça, et l'important est de construire de nouveaux espaces vitaux à usages collectifs. Tout le problème est celui de nouveaux possibles, de nouvelles façons de s'enchevêtrer. Or, il faut déjà les voir et les identifier, car nous tendons à être plutôt aveugles. Il faudrait déjà reconnaître les connexions en cours et les renforcer.

Je crois que quand nous racontons que tout est en train de s'effondrer — vous savez : tout devient de plus en plus privatisé, tout va de pire en pire… tout devient toujours de pire en pire ! — ce genre de récit nous prend toute notre énergie. Cela finit par nous rendre stupide [*rire*] !

12 « *So make kin.* »
13 « *pro-child* »

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 67 17-11-17 10:00

C. G. – Mais alors, si l'action n'est pas reliée à la reconnaissance de ce qui ne va pas ou se détériore, par où commencer, dans quelle direction s'engager ?

D. H. – Non, non, non ! Nous n'avons pas à commencer, nous avons à prendre le train en marche ! C'est déjà en cours. Il y a bien plus de choses en train de se passer que ce que nous croyons, et moins que ce qui devrait. Il y a beaucoup d'occasions de s'investir… et de rester dans le trouble. Il y a tellement d'exemples en ce moment avec Trump. C'est clairement une conjoncture pour intensifier les initiatives au nom des immigrant.e.s et avec les immigrant.e.s. Les cités sanctuaires, les universités sanctuaires, une robuste résistance aux enregistrements policiers des immigrant.e.s, une robuste insistance sur l'enseignement et l'approvisionnement des bibliothèques en livres sur l'histoire de l'Islam : c'est une période pour être robustement présent. Et j'ai l'impression que des mouvements sociaux se déploient tout autour de nous. Je pense à ce qui se passe en Dakota du Nord, la résistance à Standing Rock concernant la rivière du Missouri et le « Dakota access pipeline »… Je pense que la puissance de ce qui se passe là-bas et qui est foncièrement mené par les tribus d'Amérique du Nord, internationalement aussi, constitue un exemple très intéressant du fait que d'un côté, on peut dire non, et de l'autre, on peut reconstruire des relations les un.e.s avec les autres au-delà des grandes divisions historiques, des relations entre les gens et entre les gens et la terre. Ce n'est pas une période pour succomber au discours selon lequel tout devient de mal en pis.

C. G. – Je vous suis : évidemment, il ne s'agit pas de *tabula rasa* ou d'ignorer ce qui est en train de se passer du côté des luttes. C'est plutôt une question d'organisation et de priorité. Il s'agit aussi de la question cruciale des alliances, dans un contexte de concentration des pouvoirs.

D. H. – Oui, bien sûr, il y a de grandes forces ! Mais nous sommes fort.e.s nous aussi. On peut penser au problème de l'immigration aux États-Unis et en Californie, et au renforcement de la résistance gouvernementale de l'État de Californie aux politiques d'immigration fédérales. En ce moment, l'État de Californie a une politique qui consiste à refuser de coopérer avec le gouvernement fédéral en ne fournissant aucune information concernant les immigrant.e.s. Les données ne seront pas transmises. C'est très intéressant. Je crois que l'État de Californie est suffisamment grand et puissant pour pouvoir se renforcer encore davantage en une sorte de bastion, au sein des États-Unis, contre la révolution Trump.

Ce n'est pas une question de grand et petit, c'est une question d'engagement vis-à-vis de l'appareil sécuritaire, du système migratoire, de la santé publique. Nous reconnaissons et travaillons d'évidence avec et contre des forces majeures, non ? Mais nous ne partons pas de rien, nous ne sommes pas en train de commencer. Nous construisons à partir de ce que nous avons déjà. Nous n'imaginons pas avoir à tout déblayer pour mieux recommencer. Et je pense que beaucoup d'entre nous — beaucoup des personnes qui se pensent progressistes, peu importe ce que cela veut dire — beaucoup de ces gens-là pensent que l'ennemi va gagner. Beaucoup de gens, même s'ils ne le disent pas expressément, pensent que les jeux sont déjà faits. Et cela va conduire à un désastre dans le futur. J'ai l'impression qu'il y a une sorte « d'absence de futur ».

C. G. – Certainement, et l'absence de futur est probablement à son *summum* en France.

D. H. – « C'est trop tard, le mal est déjà fait, il n'y a pas de point retour… » Et c'est en partie vrai. Il est important de reconnaître les pertes et dommages irréversibles. Le deuil est une part importante de la politique. Mais, de la même manière que je crois qu'il y a un silence assourdissant parmi les progressistes en ce qui concerne le peuplement de la terre, il y a un silence étourdissant à propos de comment cultiver et reconstruire mutuellement un sens du futur que nous allons habiter.

C. G. – On en vient ici au travail de la fabulation, qui est très important pour vous. Vous revendiquez la transgression du fossé entre théorie et fiction afin de nourrir l'émergence de nouveaux mondes. Est-ce que cette proposition demeure valide face à la montée de l'extrême droite dans le monde ? Face à la crise écologique ? Est-ce que le travail de la fabulation spéculative est assez robuste et reste de la première importance dans une telle conjoncture ?

D. H. – … plus que jamais. Plus important que jamais. Imaginer le présent et aussi le futur : c'est une façon de ré-imaginer, d'ouvrir le sens de la contingence du monde. La façon dont le monde est n'est pas nécessaire. Tout cela se trouve dans la Théorie Critique[14] : le monde pourrait être autrement, mais il ne l'est pas. Et c'est notre travail et notre jeu de construire le monde dans lequel il vaut la peine de vivre et de mourir.

Je ne suis pas une personne pro-vie. Nous avons besoin de parler aussi bien du fait de vivre que de celui de mourir. Et je crois que nous devrions penser et travailler beaucoup plus expressément en relation avec la mortalité, tout autant qu'avec la vie. Cela inclut le travail du deuil. Nous sommes des bestioles mortelles parmi d'autres, c'est la mortalité, la finitude, bien loin d'une perspective pro-vie, dans aucun de ses sens.

C. G. – J'aime beaucoup la critique de la perspective pro-vie… ! Pour en revenir à la fabulation spéculative, la science fiction ou le féminisme spéculatif[15], diriez-vous qu'ils permettent également de répondre au défi démocratique que pose la technologie ?

Je ne parle pas des techniques démocratiques — ou du fait qu'aux États-Unis, les gens votent dans beaucoup d'États en utilisant des machines. Je ne pense pas non plus au problème de l'expertise. Plus largement, si on est d'accord pour dire que les techniques font de la politique — pas seulement au niveau de leurs conséquences plus ou moins heureuses, mais parce qu'elles façonnent nos communautés, nos relations à nous-mêmes et aux autres et parce que, en tant que telles, elles contribuent aux relations de pouvoir — le problème est que les

14 Référence à Theodor W. Adorno et Max Horkheimer.

15 Donna Haraway mobilise une figure ubiquitaire dans son livre en l'espèce de « SF » : *science fiction, speculative fabulation, string figures, speculative feminism, science fact, so far*. Voir SWTT, p. 2.

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 68 17-11-17 10:00

techniques ne se déploient pas selon le principe de la légitimité démocratique (la souveraineté populaire). Autrement dit, elles nous gouvernent sans notre consentement. Dès lors, les citoyen.ne.s ne peuvent pas choisir le monde dans lequel illes souhaitent vivre. La fabulation spéculative est-elle une voie de sortie à ce problème ?

D. H. – Je ne crois pas que les citoyen.ne.s choisissent le monde dans lequel illes souhaitent vivre. Le discours du choix est bizarre. C'est vrai que vous choisissez un candidat quand vous votez à une élection, mais vous ne choisissez pas votre monde ; vous le construisez, vous vous engagez en son sein, vous luttez pour et avec d'autres… Je crois que les techniques de démocratisation sont des techniques pour construire des connexions avec d'autres personnes et d'autres bestioles, pas seulement d'autres personnes ; elles sont des techniques pour construire des mondes qui peuvent durer… et ce n'est pas exactement une question de choix. Il s'agit davantage d'être en faveur de certains mondes par opposition à d'autres, d'être les un.e.s avec les autres tout en restant dans le trouble.

C. G. – Suggérez-vous qu'il faudrait se débarrasser de la notion de choix quand il s'agit d'examiner les rapports entre science et politique ?

D. H. – Non, car le mot « choix » est difficile à éviter. « Démocratie » est un autre mot complexe dont nous ne pouvons pas nous passer. La langue de la politique est celle du choix rationnel, celle des intérêts rationnels, des blocs de pouvoir etc., et je crois que l'une des choses que les féministes, et d'autres avec elles, ont trouvé, c'est que c'est profondément inadéquat. Profondément faux. Les dimensions corporelles et affectives, ainsi que les dimensions terriennes de reconnexion des un.e.s avec les autres sont d'une très grande importance. Je veux dire que démocratie peut signifier beaucoup de choses, y compris des choses fascistes. Une démocratie populiste n'est pas nécessairement un endroit où j'aimerais vivre.

C. G. – Qu'entendez-vous par « populisme » ?

D. H. – Eh bien, le populisme… ah, la constitution américaine est un document compliqué. Il a été conçu pour essayer d'empêcher un démagogue comme Trump d'obtenir le pouvoir. Mais il l'a obtenu. Pour de nombreuses raisons, y compris pour des raisons qui tiennent en propre au dispositif de la constitution qui était pourtant censé l'en empêcher, à savoir le collège électoral, etc. La constitution américaine pourvoit à une démocratie limitée. Ce n'est pas une personne pour un vote. Ce n'est pas une démocratie égalitaire, pour être plus précise. Et tout cela laisse de côté — ce qui ne peut pourtant pas être laissé de côté — le fait que la constitution américaine repose sur l'esclavage et un Congrès qui n'aurait littéralement pas pu exister sans l'esclavage et la dépossession des peuples autochtones à la fois. Et cela est évincé dans la langue du rêve américain, la langue de la démocratie. Cette dernière est extrêmement polluée… et pourtant nécessaire. À nouveau, on en vient à la manière dont j'aime travailler, qui se situe à l'intérieur de la complexité et des contradictions.

C. G. – Et qu'en est-il si nous prenons les techniques pour des acteurs du monde commun ?

D. H. – Je vois exactement ce que vous voulez dire. Mais cette perspective réserve la notion de technique aux technologies de haute définition, globalement. Aux moyens biomoléculaires et numériques : voilà ce qui est technique. Et tout le reste ? Ce ne serait pas de la technique. Pourtant la technique c'est l'organisation des compétences — la très vieille *technè*. Alors l'organisation des compétences dans les formes hautement capitalisées de la biomédecine est une sorte d'organisation des compétences. Et nous avons à vivre avec cela, qui s'impose à nous. C'est une sorte d'organisation de la santé, de dispositif pour gérer certaines formes de santé plutôt que d'autres, certains types de distribution de la santé plutôt que d'autres, certaines formes de démocratisation de l'accès aux soins et certaines formes de barrières, les deux à la fois. Ces sortes de techniques sont terriblement importantes. Mais ce n'est pas la définition de techniques ! Et je crois que nous oublions cela constamment.

C. G. – À ce propos, *Les techniques du corps* de Marcel Mauss aident bien à avoir une compréhension plus large de ce qu'est la technique.

D. H. – Tout à fait !

C. G. – Et si l'on se penche sur cette famille de techniques, les techniques du corps, nous vivons également avec elles s'imposant à nous, nous dictant culturellement et socialement comment nous mouvoir, manger, ou nous engager (ou non) avec des outils techniques. La manière dont nous usons de notre corps fait de nous une certaine personne et nous désigne comme membre d'un groupe social spécifique. Ainsi, pour changer la hiérarchie entre personnes appartenant à différents groupes sociaux, agir de manière différente devient une possibilité, comme désapprendre à être calme, silencieuse, polie et souriante.

D. H. – Je pense que c'est probablement plus difficile que d'apprendre la biologie moléculaire.

C. G. – C'est bien possible [*rire*] !

D. H. – Je pense que ça l'est. Je crois que c'est tangible, mais je pense que cela implique de réapprendre des pratiques qui sont extrêmement difficiles à réapprendre…

C. G. – C'est difficile, c'est certain. Mais si l'on pense aux groupes de conscience du mouvement féministe des années 1970, on voit que dans le cadre d'un collectif, il est possible par exemple d'apprendre l'auto-défense, de s'entraîner à s'exprimer en public, de partager des sensibilités érotiques alternatives ou des techniques érotiques, etc. Les techniques du corps nous façonnent, mais on peut avoir une certaine prise sur elles.

En revanche, ce n'est pas aussi facilement le cas avec les techniques biomédicales. Il s'agit d'un savoir hautement spécialisé avec ses réseaux très spécifiques : institutions spécifiques, circuits

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 69 17-11-17 10:00

économiques spécifiques, il y a aussi le niveau de la production et les secrets de fabrication, ainsi que des plateformes et moyens technologiques qui ne sont pas abordables pour une initiative militante locale ou pour un projet d'éducation populaire…

D. H. – Je vois bien ce que vous dites. En ce sens, je deviens très « vieux-jeu ». Je pense qu'ouvrir le dispositif d'éducation, de sorte que l'enseignement de la science dans les écoles devienne très bon, par opposition à très mauvais, est une priorité, de même qu'ouvrir sérieusement l'accès au savoir scientifique. Les États-Unis sont un pays profondément anti-intellectuel et anti-scientifique, véritablement, et une grande part de notre population est illettrée scientifiquement. Les écoles sont terribles. Elles sont bien pires que les écoles chinoises. Par exemple, l'enseignement des mathématiques et des sciences aux États-Unis est très pauvre pour la plupart des élèves ! Ce devrait être tellement, tellement, tellement meilleur pour tout le monde ! Je pense que c'est une très bonne question d'éducation publique.

Et cela devient une priorité politique de premier ordre si l'on s'intéresse sérieusement à la question du fonctionnement des biotechnologies. Cela comprend la question de savoir qui est amené à devenir un expert. Quelles sortes d'expertises sont cultivées dans le domaine des biotechnologies ? Les biotechnologies qui sont favorisées et développées sont-elles celles qui peuvent réellement accompagner la restauration des écosystèmes ? Celles qui peuvent réellement aider les efforts à destination des populations pauvres en matière de maladies chroniques comme le diabète ? Et qu'en est-il des transformations de l'agriculture de manière à ce que les villes puissent devenir bien meilleures et s'acheminer vers des formes d'agriculture urbaine durables ?

Nous et les gens comme nous sommes engagés dans la reconfiguration et le renouvellement de l'imagination, et beaucoup de choses se passent avec lesquelles nous pouvons nous allier. Beaucoup de travail est déjà engagé, qui est réellement imaginatif et fructueux. J'ai envie d'en faire partie. Je souhaite que les gens fassent partie de ces initiatives. Nous accordons tellement d'attention à ce qui doit être combattu [*rire*].

C. G. – À votre avis, est-ce aussi le cas de nombreuses féministes (d'accorder trop d'attention à ce qui doit être combattu) ? Dans votre livre, vous dites qu'il est grand temps que les féministes prennent les choses en main. Mais que voulez-vous dire exactement ? Est-ce une affirmation concernant la nécessité de mettre de l'avant des ressources (féministes) déjà là, ou bien s'agit-il de changer la manière dont beaucoup de féministes abordent et discutent des sujets de premier plan ?

D. H. – Dans ce cas particulier, il était surtout question du nombre des humains. Et je voulais dire que dans les dernières décennies, les féministes ont été très mauvaises en la matière car nous avons été trop préoccupées par le néomalthusianisme — pour de bonnes raisons, bien entendu : nous avons été à raison concernées par le racisme, l'impérialisme. Ce n'est pas que nous avions tort. Mais le prix, selon moi, est que les féministes sont devenues muettes, incapables de parler et d'imaginer, de générer et d'insuffler des manières renouvelées d'aborder la question du nombre d'humains sur terre, les humains et leurs associés, nos blés et bovins, etc. Je pense que les féministes devraient être à la tête de ces enjeux. Les féministes devraient être des moteurs quand il s'agit de prendre des risques.

Nous pourrions être bien meilleures mais nous devons être capables de faire des erreurs en public ; nous devons être capables de dire des choses qui font peur, de parler aux gens même quand nous allons être taxées de racistes, si nous sommes blanches (ou quoi que ce soit d'autre) ; nous devons être capables de prendre des risques les unes avec les autres, nous devons tout simplement avoir plus de courage. Avoir plus de courage et être plus humbles en même temps.

C. G. – Vous posez un regard dur, mais intéressant. Tout cela, tout ce dont vous parlez ressemble à l'histoire de l'institutionnalisation d'un mouvement — moins d'imagination si ce n'est moins d'audace, des manières de penser qui ont fini par se cristalliser en traditions propres. Comme dernière question, je serais très curieuse de connaître votre vision du féminisme aux États-Unis aujourd'hui.

D. H. – D'une certaine manière, le mouvement féministe s'est spécialisé et compartimenté. Et il n'y a pas de mouvement social en ce moment comme il y en avait dans les années 1970 et 1980. Il n'y en a pas eu depuis longtemps ! Néanmoins, les féministes sont partout, n'est-ce pas ? Il y a notamment beaucoup de mouvements forts qui sont menés par des femmes, comme Black Lives Matter !

C'est très difficile de parler de cela… Je souhaiterais nous voir nous rassembler dans un mouvement social plus cohérent aujourd'hui, autour de ce qui se passe dans le monde, autour des questions de nationalisme ethnique, autour des questions de reconstruction écologique, autour des questions de justice reproductive. Je pense que le féminisme a besoin de se rebâtir lui-même comme une formation puissante, y compris dans ses institutions. L'appeler féminisme ? Cela ne marchera pas partout. D'un côté, le terme féminisme n'est pas considéré comme sympathique partout. D'un autre côté, je suis prête à me battre pour lui, je lutterais pour ce terme. Parce que je crois que l'abandonner fait bien plus de mal que de lutter en sa faveur. Mais je me bats pour lui non pas en tant que mouvement en lettres majuscules sous le chapeau duquel tout le reste devrait se rassembler, mais en tant que joueur critique. D'ailleurs les plus jeunes, les mômes, ceuses qui ont 18 ans, illes sont très compliqué.e.s à cet égard. Je pense qu'il y a un très fort engagement pour les trans, les queers, les féministes, la diversité des espèces, les questions de justice, les catégories crip… Je crois qu'il y a beaucoup de ferments féministes parmi les jeunes, qui ne sont pas forcément nommés ainsi. Je ne suis pas en train d'essayer de produire de l'optimisme. J'essaie d'identifier et de m'allier avec les forces génératrices… Je suis simplement en train de rester dans le trouble ! ∞

MILIEU(X)_NO4_INT_17-11-16.indd 70 17-11-17 10:00